

La déchéance

Sommeil d'hiver de Nuri Bilge Ceylan

Luc Laporte-Rainville

Volume 33, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2015). Compte rendu de [La déchéance / *Sommeil d'hiver* de Nuri Bilge Ceylan]. *Ciné-Bulles*, 33(2), 50–50.



Sommeil d'hiver
de Nuri Bilge Ceylan

La déchéance

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Ce n'était pas gagné. **Il était une fois en Anatolie** (2011) nous ayant profondément ennuyé, on appréhendait le pire du dernier film de Nuri Bilge Ceylan, malgré qu'il ait remporté la Palme d'or au Festival de Cannes en mai 2014. Mais force est de reconnaître que nos appréhensions étaient non fondées, car **Sommeil d'hiver** — constat impitoyable d'une décadence monstrueuse — est tout simplement prodigieux. Librement adapté de nouvelles d'Anton Tchekhov, ce récit existentialiste, porté par des dialogues incisifs, déroule lentement ses enjeux dramatiques jusqu'à une conclusion déchirante de vérité.

Au centre de l'intrigue se trouve Aydin, un ancien acteur recyclé en propriétaire d'hôtel à Cappadoce. Cultivé et arrogant, ce bourgeois misanthrope fait de son érudition une arme de choix pour déprécier les moins fortunés. Même sa femme, Nihal, goûte à son fiel, ce qui fait de leur mariage un amas de détritits méphitiques. Un univers de fin du monde que Ceylan filme sous toutes ses coutures, comme s'il s'agissait de conserver une trace d'une déchéance touchant à l'universel. Car la

fatuité de ce mari atrabilaire n'est rien de plus que le reflet d'une bourgeoisie satisfaite de sa supériorité matérielle. Ainsi, n'est-on pas surpris d'entendre de la bouche de cet homme que l'existence de la mouise est une volonté de Dieu. Que voilà une belle façon de se déresponsabiliser; que voilà une vision du monde simpliste et peu probante!

Il faut dire qu'Aydin, malgré son mirifique savoir, est prompt aux raccourcis intellectuels. On en veut pour preuve ses opinions sur un imam quasi alcoolique. Ce dernier, vivant de façon précaire, devient le souffredouleur de l'érudite dans une chronique d'un journal local. Écrivant que ce dignitaire musulman déshonore sa religion en s'enivrant, Aydin oublie l'essentiel de toute spiritualité, soit de ne porter aucun jugement sur autrui. Aussi, le chroniqueur ne s'attarde qu'aux apparences, ne faisant aucun effort pour creuser son sujet (depuis quand l'islam se résume-t-il à la prohibition de l'alcool?), ce qui fera dire à Necla, sa sœur, qu'il devrait polémiquer sur des matières qu'il connaît, plutôt que de se lancer dans des courroux suintants le conservatisme.

Cette sœur n'est pas plus tendre vis-à-vis de la superficialité de Nihal, femme au foyer dont la résidence n'est rien de plus qu'une cage dorée. Se déculpabilisant de sa

condition sociale en participant à des œuvres caritatives, la jeune épouse est hypocritement vilipendée par sa belle-sœur lors d'une conversation avec Aydin: «La charité, ce n'est pas de jeter un os à un chien affamé», dira-t-elle à son frère. Ainsi, Ceylan soutient, par la bouche de cette dame, que c'est d'abord le partage des fortunes qui importe et non le soulagement de sa conscience par des dons plus ou moins appréciables. Dans le contexte du film, on pourrait ajouter que c'est le *zakat* — distribution égalitaire des richesses chez les musulmans — qui aiguille la pensée du cinéaste.

Mais tout ceci n'est jamais abordé plate-ment dans un pur souci démonstratif; au contraire le film privilégie la subtilité, afin de se préserver d'un anticapitalisme rudimentaire. Le réalisateur aime ses personnages, compatit avec leurs doutes, même si leurs agissements paraissent parfois cruels ou désespérés. Une approche sincère (mais critique) de la bourgeoisie, rappelant les démarches de Luchino Visconti et d'Ingmar Bergman, sans jamais sombrer dans le pastiche pur et simple. Bref, un cinéma philosophique d'envergure, dont le fond se marie habilement à la forme. Certes, il s'en trouvera pour affirmer que **Sommeil d'hiver**, qui dure plus de trois heures, aurait gagné à être resserré au montage. Pour notre part, on se contentera de dire que cette réflexion sérieuse nécessitait une telle ampleur pour s'épanouir pleinement. **CB**



Turquie-France-Allemagne / 2014 / 196 min

REAL. Nuri Bilge Ceylan **SCÉN.** Ebru Ceylan et Nuri Bilge Ceylan **IMAGE** Gökhan Tiryaki **SON** Andreas Mücke-Niesytka **MONT.** Nuri Bilge Ceylan et Bora Gökşingöl **PROD.** Zeynep Özbatur Atakan **INT.** Haluk Bilginer, Melisa Sözen, Demet Akbag **DIST.** Métropole Films